

Pr 1926

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉUM

31<sup>e</sup> ANNÉE

TRIMESTRIEL

1939. — N° 1

Supplément à *LA TERRE ET LA VIE*, 9<sup>e</sup> année. N° 2. — Mars-Avril 1939.

Au moment où notre bulletin entre en composition, nous apprenons la catastrophe qui vient d'atteindre le Parc Zoologique de Clères, propriété de notre collègue, M. Jean Delacour. Nous avons appris avec stupeur l'incendie qui a ravagé en grande partie le château que notre collègue avait aménagé avec tant de goût, conservant à l'installation intérieure le caractère historique de ce joyau d'architecture. Nous sommes persuadés que l'énergie de M. Jean Delacour surmontera cette nouvelle calamité et que le Parc Zoologique de Clères continuera comme par le passé, à se développer. L'exemple de Villers-Bretonneux, ancienne propriété de M. Delacour, qui fut détruite en 1918, au cours de l'avance allemande sur Amiens, montre que les plus grands obstacles peuvent être surmontés.

Nous apprenons également le retour du professeur Arambourg, de sa mission en Iran, rapportant au Muséum des documents paléontologiques très intéressants. Les difficultés que M. Arambourg a rencontrées au cours de son voyage ont été nombreuses, en raison de la rupture des relations diplomatiques avec ce pays.

La mission de M. Chopard est également rentrée d'Afrique avec des collections vivantes pour le Vivarium.

Le D<sup>r</sup> Jeannel s'est embarqué le 11 décembre pour Diego-Suarez où il a rejoint le *Bougainville* qui effectue sa croisière annuelle de police, aux îles Kerguelen. Le meilleur accueil a été réservé par l'état-major et l'équipage au délégué du Muséum, et toutes faci-

lités lui sont données pour capturer des animaux vivants pour le Parc Zoologique et la Ménagerie du Muséum.

Le D<sup>r</sup> Urbain, directeur du Parc Zoologique du bois de Vincennes et de la Ménagerie du Muséum, a gagné le Cameroun par Bordeaux et Dakar, accompagné d'autres chercheurs. Sa mission qui sera terminée au début du printemps procurera des collections d'animaux vivants qui compléteront celles existant à l'heure actuelle et serviront également de monnaie d'échange avec les Parcs zoologiques étrangers.

Les manifestations de la Société des Amis du Muséum ont repris le 9 octobre dernier, par une visite au Parc Zoologique de Clères, dont nous parlons plus haut, visite toujours très réussie et qui attire un nombre important de nos collègues, mais la crise de septembre étant à peine terminée, nous n'avons pu réunir qu'une centaine de personnes, ce qui était déjà, étant donné les circonstances, un gros succès.

Le 15 octobre, la série habituelle de nos conférences reprenait par : *La charrue et l'irrigation en A. O. F., leur influence sur l'évolution des populations indigènes*, conférence faite par M. le professeur Perrot.

M. Perrot a voulu, dans sa causerie, résumer en particulier les impressions de son récent voyage d'études effectué dix ans après sa 3<sup>e</sup> mission en Afrique tropicale, au cours de laquelle, par la traversée du Sahara, il avait pu visiter la boucle du Niger, les premiers efforts de prospection du delta nigérien, que met en valeur l'Office du Niger, puis



la Haute Volta, la région soudanienne de Bamako à la Guinée, par Siguiri, Kankan, le Fouta Djalon.

Il tient à dire combien sont stupéfiants les progrès accomplis dans tous les domaines, modifiant les conditions de la vie indigène, qui ont été grandement améliorés par l'introduction de la charrue et autres instruments aratoires, entraînant le dressage des bœufs zébus ; comme enfin, dans les cultures industrielles : coton, riz, café, cacao, bananes, palmier à huile, etc.

Sa 4<sup>e</sup> mission débuta par la visite de la Côte d'Ivoire où, en 1914, retour du Congo, en pleine guerre, il avait été requis pour apprendre aux services agricoles et aux indigènes la taille du cacaoyer, dont la culture était à ses débuts. De 80 tonnes, la production est aujourd'hui passée annuellement à plus de 50.000 tonnes ; celles du café et des bananes atteignent ou dépassent 8 à 10.000 tonnes. C'est une richesse extraordinaire, inespérée pour l'indigène et la colonisation de cette zone forestière. — Au Soudan, c'est l'agriculture, où la demande des charrues par les chefs indigènes ne peut être satisfaite, preuve de réussite des efforts entrepris.

M. Perrot a parcouru une partie de la région montagnaise de la Haute-Côte d'Ivoire occidentale et de la Haute-Guinée, pour y étudier les possibilités de culture du quinquina. Il conclut que, si les cinchonas peuvent y croître, des essais longs et difficiles sont encore nécessaires pour déterminer les régions propices à cette délicate culture ; il faudra ensuite, par des analyses méthodiques, établir si les écorces y seront suffisamment riches en principes actifs.

Des expérimentations bien conduites, en complète communion d'idées entre les deux colonies voisines des massifs montagneux qui limitent le Libéria, sont si nécessaires qu'il est indispensable que des fonctionnaires du Service

d'Agriculture — agissant en commune activité désormais — soient désignés à cet effet.

Après visite de nombreux centres d'expérimentation agricole, M. Perrot signale, non sans grande satisfaction, qu'un énorme progrès est à enregistrer. Le Service d'Agriculture, encore insuffisamment doté, est cependant en progrès constant, d'où il résulte que les conditions de la vie indigène sont considérablement améliorées.

Sa conférence s'est terminée par la présentation du beau film sonore : *Le Miracle de l'eau*, qui représentait les travaux impressionnants du Niger, œuvre colossale qui fait le plus grand honneur à la France.

Le 22 octobre M. René Legendre, directeur adjoint du Laboratoire maritime du Collège de France, faisait aux Amis du Muséum une remarquable conférence : *Ce qu'on peut apprendre d'une boîte de Thon*.

Un film documentaire nous fait assister au départ de la flottille de pêche à Concarneau qui s'en va battre l'estrade en haute mer jusqu'à deux ou trois cents milles des côtes bretonnes ; puis ce sont des scènes de pêche, les Thons sont pris à la ligne, l'appât étant constitué par une grosse touffe de crins recouvrant un fort hameçon double, leurre grossier mais suffisant pour tromper ces voraces ; les meilleurs résultats sont obtenus lorsque le bateau atteint une vitesse de 7 à 8 nœuds.

Ces poissons sont des Germons ou Thons blancs, d'un poids moyen de 5 à 7 kg. ; ils sont remarquables par le grand développement de leurs nageoires pectorales.

Le savant conférencier présente ensuite les différentes variétés de Thunnidés : Thon rouge de la Méditerranée atteignant 500 kg., Bonites rayées, Albatros, Pélamides, etc.

Une succession de vues très intéressantes nous initia aux différentes phases de la fabrication : vérification du poisson, découpage, cuisson, épluchage, mise en boîtes, huilage, stérilisation.

Il est à noter que la chair du Thon est très nourrissante : 300 calories par 100 grammes de poitrine, 160 à 180 pour les filets et les miettes, s'avoisinant ainsi avec celles du Saumon, de la Sardine, du Harang gras.

Nous arrivons maintenant à la partie scientifique de cette conférence extrêmement intéressante.

M. Legendre fit défiler devant nos yeux de nombreux clichés inédits du plus grand intérêt, présentant des animaux rares de la faune pélagique que l'on ne rencontre qu'à de très rares exemplaires dans les collections scientifiques : poissons noir et argent aux nombreux appareils lumineux, tels qu'*Asgyropelecus*, *Sternoptyx*, *Myctophum*, etc., aux formes étranges comme l'*Anopterus* dont on ne connaissait que deux exemplaires, leptocéphales de Congrè qui posent les mêmes problèmes de migration que l'Anguille. L'histoire de la Langouste, encore si peu connue, s'éclaire par les larves phyllosomes, et les jeunes recueillis.

Certaines de ces trouvailles ont enrichi les collections du Muséum, qui n'avait pu encore recevoir pareilles aubaines, puisque, pour certaines, le Prince Albert de Monaco n'avait capturé qu'un ou quelques rares individus pendant ses nombreuses campagnes scientifiques dans l'Atlantique. Eh bien ! M. Legendre a trouvé le moyen de s'en procurer en nombre relativement important sans quitter son laboratoire « et ceci d'une façon extrêmement simple (mais encore fallait-il y penser), il utilisa le Germon comme explorateur ». Celui-ci s'est révélé un pêcheur agile, rapide et de goûts très variés pour sa nourriture.

Tout simplement, des pêcheurs thon-

niers, quand ils vident le poisson qu'ils viennent de prendre et de hisser sur le pont, ont ouvert l'estomac et versé son contenu dans de l'eau formolée. On y trouve de tout, des poissons, des crustacés, des mollusques des vers, etc... toute la faune du grand large.

Au retour le contenu des bocaux était examiné à loisir au Laboratoire Maritime de Concarneau.

Cette méthode, extrêmement simple, permit au distingué et savant conférencier de faire des trouvailles précieuses concernant de nombreux poissons pélagiques ; de recueillir des larves de toutes espèces à différents stades de leur vie, de préciser la richesse de la faune de l'Atlantique.

De chaleureux applaudissements témoignèrent tout l'intérêt que prit un nombreux auditoire à l'exposé de... « Ce qu'on peut apprendre d'une boîte de Thon », aux multiples points de vue de la Zoologie, de la Biologie, de la Physiologie et de la Chimie biologique.

Dans sa conférence du 5 novembre dernier, M. Lemoine relate le tremblement de terre qui s'est produit le 11 juin à 11 heures 58, et qui s'est inscrit sur les enregistreurs spéciaux ou sismographes installés à Saint-Maur-des-Fossés, près de Paris. Ce tremblement de terre a été ressenti dans la région parisienne par un certain nombre de personnes ; d'ailleurs ce n'est pas la première fois qu'un tremblement de terre est ressenti à Paris ou dans la région parisienne, où l'on a noté plus de 28 séismes.

Ce tremblement de terre ayant eu une assez faible amplitude, pour avoir quelques précisions à ce sujet, la meilleure méthode était de faire une enquête dans la population. C'est à cette enquête que s'est livré M. Lemoine avec l'aide de certains grands quotidiens. Il ressort de cette enquête que le séisme a été plus fort sur Paris que sur la banlieue

et qu'il s'est manifesté par des vibrations de maisons, et principalement de maisons en ciment armé, de mouvement d'objets : fauteuil, chaise, table, vases, vaisselles, casseroles, etc.

Le mode de sensation a été différent suivant les individus : 1° ceux qui ont senti la secousse et l'ont notée; 2° ceux qui ont éprouvé un malaise, nausée, vertige, etc., qu'ils ont attribué au premier abord à leur état de santé; 3° ceux qui n'ont rien ressenti mais qui ont vu le mouvement (tremblement ou balancement d'objets). En général ces personnes étaient debout.

Les manifestations de ce tremblement de terre ont été difficiles à enregistrer, les secousses ayant été peu nombreuses et de courte durée. Le chiffre de 2 à 3 secousses domine dans la plupart des lettres reçues, mais en réalité d'après le sismographe du Parc-Saint-Maur, la durée de chaque oscillation a été d'une seconde.

Les secousses ont été en réalité de deux sortes, les premières plus fortes ont été facilement ressenties tandis que les dernières n'ont été notées que par un petit nombre de personnes.

D'après les renseignements donnés par M. Brazier, directeur de l'Observatoire du Parc Saint-Maur, les ondes longues, susceptibles d'être perçues par l'homme, ont duré un peu plus de 20 secondes, mais entre 11 h. 59 et 12 h. des secousses verticales ont pu également être sensibles.

La position semble avoir eu beaucoup d'importance dans le fait de ressentir le séisme : le pourcentage est plus fort parmi les personnes assises, puis couchées, et enfin debout. La hauteur de la pièce a également joué un rôle important, car il semble que tous les meubles ont oscillé et cette oscillation était certainement d'autant plus forte qu'on se trouvait plus haut :

Voici la statistique relative à Paris :  
Rue 2, rez-de-chaussée 3, entresol 2,

premier étage 7, deuxième étage 11, troisième étage 17, quatrième étage 26, cinquième étage 30, sixième étage 38, septième étage 15, huitième étage 4.

Si l'on tient compte de la rareté des septièmes et huitièmes étages à Paris, la progression apparaît très nette. Il résulte de cette enquête que toutes les conditions étant égales d'ailleurs, certains individus sont plus sensibles que d'autres. Il semble qu'un tremblement de terre de l'intensité de celui du 11 juin 1938 ait été sensible pour 1 personne sur 10 (10 %).

On a pu déduire que l'influence sur les animaux a été plus grande : les observations sont malheureusement peu nombreuses, mais semblent indiquer que la proportion est plus considérable (33 % environ).

La conclusion de l'étude de M. Lemoine est la suivante : la région parisienne n'est guère séismique par elle-même ; elle reçoit les contre-coups des tremblements de terre nés ailleurs, soit dans le bassin franco-belge, comme dans le cas actuel, soit dans le Massif Central, soit dans les Alpes, etc., c'est-à-dire dans des régions où le rajustement des couches terrestres est nécessaire, à des périodes assez irrégulières.

Paris ressentira donc encore d'autres tremblements de terre, mais toujours assez faiblement.

Le 19 novembre, le Père Poidebard, par sa conférence :

*L'Avion à la recherche des civilisations disparues* », initiait nos collègues aux nouvelles méthodes qui facilitent des recherches, tant souterraines que sous-marines.

Le conférencier est présenté par le général Denain, qui rappelle en un court exposé, la triple personnalité du Père Poidebard, au point de vue militaire, ecclésiastique et scientifique. Dans cette conférence le Père Poidebard indique, avec une série de projections à l'appui,

les procédés photographiques actuellement employés pour déceler les travaux et les ouvrages disparus depuis des siècles. Pour obtenir ce résultat, les photographies sont prises à une altitude de plusieurs centaines de mètres, au lever et au coucher du soleil, au moment où la lumière est rasante, c'est-à-dire au moment où les ombres portées sont le plus accentuées. Des plaques sensibles aux rayons infra-rouges sont en général employées. Le procédé ainsi décrit par le Père Poidebard a été mis en application en Syrie, et les découvertes archéologiques qu'il a suscitées ont permis de retrouver de nombreux points d'eau, des puits, construits par les Romains, pour le ravitaillement de leurs caravanes.

Comme autre application pratique signalons la reconnaissance en temps de guerre, par l'aviation, de toutes les fortifications de l'ennemi, même les mieux camouflées. Les procédés photographiques employés pendant la grande guerre n'avaient pas permis de déterminer d'une façon aussi nette, qu'il est possible de le faire avec les procédés employés par le Père Poidebard, les travaux de l'adversaire.

Parallèlement à ces recherches souterraines, le Père Poidebard a entrepris des recherches sous-marines. Les photographies qui lui ont permis de déterminer les travaux de l'ancienne Tyr ont été contrôlées par différentes plongées qui ont eu pour but de ramener des fragments de matériaux. L'analyse chimique de ces matériaux a confirmé l'exactitude des affirmations du Père Poidebard sur l'emplacement de l'ancien port de Tyr, et rendait ainsi hommage à la science et à la ténacité du conférencier.

En terminant le Père Poidebard a voulu associer à ses succès l'aviation et la marine françaises, auprès desquelles il a trouvé le plus large appui, tant au point de vue du personnel que du matériel qui lui était nécessaire, ainsi que

pour la construction d'appareils spéciaux et inconnus dans le commerce.

Le général Andlauer, Secrétaire général du Comité National de la protection de la Nature dans les territoires de la France d'outre-mer, est au plus haut chef dévoué à cette cause et il recherche toute la documentation susceptible d'améliorer, dans une certaine mesure, les dispositions prises par la France pour ses territoires d'outre-mer. Le bel exemple fourni par nos amis belges, dans l'organisation des Parcs nationaux du Congo, devait attirer l'attention du général Andlauer, et c'est le compte rendu du voyage effectué par lui en 1937 qui fut le thème de sa conférence : « A travers le Congo belge, de Kigoma à Stanleyville par le Parc National Albert. »

Deux parcs nationaux existent au Congo belge : le Parc de la Kagera et le Parc national Albert. Le premier, qui se trouve à la limite du Tanganyika, au bord de la rivière Kagera, a été visité très en détail par le général Andlauer. Le voyageur remonte ensuite au nord du lac Kivu, et pénètre dans le Parc national Albert, qui borde toute la frontière du Congo et de l'Ouganda et comprend la presque totalité du lac Édouard. C'est une région extrêmement pittoresque que la Belgique a arrachée à la destruction, et le conférencier, soit par des projections fixes, soit par des films, gracieusement prêtés aux amis du Muséum par l'Institut des Parcs nationaux du Congo belge, montre à nos collègues des vestiges d'une végétation luxuriante et des représentants d'une race encore peu connue : les Pygmées. La vie de ces êtres primitifs est sommaire, et la chasse constitue leur principal moyen d'existence. Les soins de coquetterie occupent une large place et, comme dans les nations dites civilisées, le maquillage a une grosse importance.

Le conférencier montre tout l'intérêt qu'il y a à soustraire de l'exploitation par l'homme, des régions qui servent de

sanctuaires pour la conservation de plantes et d'animaux qui pourront, à un moment donné, régénérer les races domestiques qui s'épuisent et produire des spécimens vivants qui rattachent notre civilisation au passé.

LE MEXIQUE : INDIENS D'AUTREFOIS ET INDIENS D'AUJOURD'HUI. Conférence, par M. Jacques Soustelle, sous-directeur du *Musée de l'Homme*, le 3 décembre 1938.

Au moment de la conquête espagnole, le centre du Mexique était dominé par la tribu aztèque, dont la capitale était Mexico. Mais, soit aux frontières, soit même à l'intérieur de l'empire aztèque, les peuples indigènes gardaient leur originalité ethnique, culturelle et linguistique.

Aujourd'hui, après trois siècles de colonie et plus d'un siècle d'indépendance, la diversité des populations indigènes subsiste. Bien rares sont les populations indiennes qui ont totalement disparu. Les grands langages indigènes sont encore parlés par des millions de paysans : le nahuatl (aztèque), le maya, l'otomi et bien d'autres langues dominant sur de vastes espaces, à peine franchies les portes de la capitale.

Depuis la plus haute antiquité, le Mexique a été le pays du maïs ; il semble même que ce soit une plante sauvage mexicaine qui soit devenue le maïs, dès le deuxième millénaire avant notre ère, sous l'effort patient des tribus archaïques. Aujourd'hui encore, toute la vie du paysan mexicain est suspendue à la culture du maïs ; l'occupation essentielle des femmes, dans les villages indiens, c'est de moudre le maïs pour en faire des galettes. Les gestes du maïs sont demeurés identiques depuis des millénaires. Même l'idéologie du maïs se manifeste sous des formes curieusement semblables à celles d'autrefois. Dans les sanctuaires des Indiens chrétiens, on voit des saints étrangement

analogues à la déesse aztèque du maïs, Chicomecoatl.

Tout ce qui concerne non seulement le maïs, mais les boissons fermentées indigènes, le tissage et le vêtement, l'habitation, même certains rites religieux ou magiques comme le « Volador », est demeuré absolument semblable aujourd'hui à ce que l'on pouvait observer à l'époque de la conquête. Ce qui s'est écroulé, ce sont les superstructures politiques et idéologiques de l'empire aztèque : hiérarchie des guerriers et des prêtres, grandes cérémonies, théologie, astronomie, écriture, beaux-arts. Mais tout ce qui formait la trame extrêmement serrée et solide de la vie paysanne, dans un pays où 80 % de la population sont composés de ruraux, tout cela a subsisté. La vie quotidienne d'un paysan indien, ou même métis, est demeurée très analogue à celle d'un indigène non noble sous la domination aztèque.

Il ne faudrait pas croire toutefois que l'Indien n'est pas susceptible de progrès, qu'il reste attaché à un conservatisme aveugle. Depuis quelques années, le Mexique, qui jouit de la paix intérieure et extérieure, est le théâtre d'une évolution extrêmement rapide dont les deux facteurs essentiels sont l'école rurale et surtout l'introduction des méthodes agricoles nouvelles. Le particularisme des villages tend à s'atténuer à mesure que s'introduisent les automobiles, la T. S. F., les tracteurs, l'irrigation, l'électricité. Le Mexique d'aujourd'hui, tout en manifestant un intérêt passionné pour son grand passé précolombien, s'équipe à l'européenne et se transforme plus profondément qu'il ne l'avait fait depuis le règne de Moctezuma.

Le professeur Jeannel étant parti pour les Kerguelen, et d'accord avec lui au moment de son départ, nous avons demandé à M. Vayssière de bien vouloir traiter à sa place le 10 Décembre la

question à l'ordre du jour : *La Guerre contre les Sauterelles est-elle gagnée?*

M. Vayssière était particulièrement désigné pour cet exposé, car il a étudié sur les lieux mêmes cette question qui est, si l'on peut dire, une de ses préoccupations journalières, car il dirige au Muséum le Laboratoire d'Entomologie appliquée. Cette question de la lutte contre les sauterelles remonte à la plus haute antiquité. L'invasion par les Sauterelles était considérée comme la 7<sup>e</sup> plaie d'Égypte, et l'on comprend que la lutte contre cet animal ravageur ait retenu de tout temps l'attention des chercheurs.

Le conférencier retrace l'histoire des invasions célèbres qui ont menacé le Midi de la France, jusqu'à celle de 1922 qui, dans les Bouches-du-Rhône, menaçait d'anéantir toutes les cultures de primeurs.

La lutte contre les Sauterelles semble arrivée à un stade définitif. Les grands pays coloniaux ont pu mettre en commun les fruits de leurs recherches, et ainsi l'émigration des Criquets peut être repérée d'une façon positive, de même que les lieux de ponte des insectes.

C'est grâce au savant Uvarov, auquel nous sommes redevables de la théorie des phases, que le plus grand pas a été fait dans cette lutte. Tout individu d'une espèce migratrice et grégaire, c'est-à-dire vivant en groupe et constituant des vols importants, a pour origine une Sauterelle sédentaire et solitaire de la même espèce. Cette dernière change de caractères morphologiques et biologiques sous l'influence de certains facteurs extérieurs dont la conjonction ne peut se produire que sous certaines conditions et sur certains points du globe.

A l'heure actuelle, grâce aux recherches effectuées de toutes parts, une carte précise révèle pour chaque espèce l'ère grégaire du Criquet migrateur, ce qui permet d'agir en conséquence, à la moindre alerte.

Au point de vue pratique, voici un exemple : la boucle du Niger.

C'est très simple, si le concours de l'Administration, tant française qu'étrangère, ne fait pas défaut au moment critique, sur cette boucle du Niger d'une étendue d'environ 20.000 km. 2, 4 agents suffisent semble-t-il, avec la main-d'œuvre étrangère et le matériel nécessaire, pour faire avorter toute tentative de multiplication intense de l'espèce migratrice, supprimant, de ce fait, la formation des vols qui n'iront plus visiter les régions cultivées des colonies françaises et étrangères au sud du Sahara.

Il faut donc considérer que le coût de cette nouvelle organisation permanente — environ 500.000 francs par an — constituera une véritable prime d'assurance contre les ravages du Criquet migrateur, qui seront ainsi évités.

Quant au Criquet pèlerin, la solution définitive n'est pas encore intervenue. Il y a quelques foyers d'origine des premiers essaims, qui sont imparfaitement déterminés, et lorsque ceux-ci seront localisés d'une manière certaine, toute notre Afrique du Nord sera à l'abri des dévastations qui l'atteignent périodiquement.

Nous pouvons donc en toute sécurité prétendre que la guerre contre les Sauterelles est gagnée.

Un extrait du film : « Visages d'Orient », relatant la lutte contre les sauterelles en Chine, illustre parfaitement la conférence de M. Vayssière, en montrant d'une part l'importance du fléau, dont on se fait une idée bien faible dans nos régions, et l'efficacité de la lutte lorsque celle-ci est dirigée avec intelligence.

« La Korrigan en Océanie » conférence avec projections, donnée le 17 décembre, par M. Van den Broek.

En raison de l'abondance des matières le compte rendu de cette conférence paraîtra dans le prochain bulletin.

## CAUSONS UN PEU ENTRE NOUS

### FILIALE DE MADAGASCAR.

En vue de resserrer les liens qui unissent nos membres métropolitains à ceux de notre section de Madagascar, nous avons pensé à établir dès cette année un service d'envoi de graines et de plantes vivantes de la Grande Ile. On sait combien est attachante et curieuse la Flore de notre grande possession de l'Océan Indien. Le climat de ses Hauts-Plateaux, qui se rapproche de celui de la Métropole, permettrait sans doute des introductions assez faciles de nombreuses plantes malgaches.

Pour tous nos membres, qui seraient tentés par ces essais d'acclimatation, nous mettrons en distribution dès cette année des envois comportant :

- soit 5 plantes grasses ;
- soit 20 paquets de graines de plantes grasses ;
- soit 20 paquets de graines d'espèces ornementales diverses.

Le prix de l'envoi est fixé à 20 francs, port en sus. Le montant du port sera d'environ 10 francs pour les envois de plantes vivantes et 3 francs pour les envois de graines.

Adresser toutes les demandes, accompagnées de leur montant, soit au Secrétaire général de la *Société des Amis du Muséum*, 57, rue Cuvier, à Paris. ;

soit au Président de la *Société des Amis du Parc botanique et zoologique de Tananarive*, villa « Les Géraniums », rue de Belgique, à Tananarive, Madagascar.

*Collections.* — Les personnes qui possèdent des photographies ou autres documents sur les Parcs zoologiques ainsi que sur les Parcs nationaux, peuvent les communiquer utilement au Secrétariat des Amis du Muséum.

Pour échanger matériaux de collections, Minéralogie, Géologie, coquillages, etc., s'adresser au secrétariat.

### AVANTAGES

#### RÉSERVÉS AUX AMIS DU MUSÉUM.

Une question nous est souvent posée par nos collègues : La femme d'un adhérent peut-elle bénéficier des mêmes avantages que son mari ?

Pour les conférences, la question peut être résolue par l'affirmative ; en effet, le titulaire peut assister aux réunions de la Société sur la présentation de sa carte annuelle et il peut disposer des invitations qu'il reçoit au profit de telle personne qui lui convient.

En ce qui concerne la réduction de 50 % sur le tarif des entrées dans les dépendances du Muséum, cette réduction est strictement personnelle au porteur de la carte des Amis du Muséum.

En effet, cette disposition découle d'un décret rendu par le Conseil d'État, et il n'est pas possible d'y apporter de dérogations.

Nous rappelons d'ailleurs que nos Sociétés affiliées et nos filiales bénéficient des mêmes avantages que nos membres titulaires.

#### VISITES ACCOMPAGNÉES.

Nous rappelons à nos collègues que les groupements ont intérêt à visiter les collections du Muséum sous la conduite d'un conférencier.

La demande de visite doit être adressée au Directeur du Muséum.

Nous ne saurions trop engager nos collègues à faire connaître dans leur entourage l'existence de ces visites qui révèlent au public les richesses du Grand Établissement scientifique.

#### VOYAGE.

Nos collègues apprendront avec plaisir que le voyage que nous organisons cette année, pour les fêtes de la Pentecôte, se déroulera dans des régions dont les sites sont particulièrement séduisants : l'Alsace et la Suisse.

